

Aimer les autres.

Introduction :

- Je ne rédige pas mais vous voyez que cela sonne comme une injonction, en écho au commandement biblique. Cette injonction a une portée générale : il faut aimer non pas tel autre que mon inclination me ferait préférer, mais tous les autres, tout autre. Cela pose un problème si aimer c'est favoriser et préférer. Comment puis-je préférer tous les autres à quiconque ? C'est absurde. Donc il faut plutôt comprendre que je dois préférer non pas tous les autres abstraitement, mais un autre quelconque *à moi-même*.
- Mais qu'est-ce qui fonde ce désintéressement ? N'est-ce pas un commandement toxique, qui dissimulerait soit une haine de soi, soit un désir d'engranger un profit de distinction morale, un intérêt au désintéressement ? L'amour des autres ne serait alors qu'une illusion qui dissimulerait une préoccupation exclusive de soi, soit la haine de soi, l'amour propre ?
- (I) Aimer les autres : dépasser l'égoïsme pour égaler l'amour divin.
- (II) Aimer les autres : une manifestation de l'omniprésence de l'amour de soi ?
- (III) Aimer les autres : le développement heureux de l'amour naturel de soi.

(I) Aimer les autres : transcender l'égoïsme pour s'égaliser à l'agapê divine.

1) Saint Paul : l'amour agapê.

2) Aime ton prochain comme toi-même.

- Explorer l'ambivalence de la formule : le prochain, c'est celui qui me ressemble ? Ou bien est-ce n'importe quel autre ? Ou bien tous les autres ? Et est-ce que je dois l'aimer comme je m'aime moi-même, c'est-à-dire autant que moi-même, ou bien plus que moi-même ? Si l'on regarde la parabole du bon samaritain, le prochain n'est pas un être abstrait – l'humanité en général – mais bien celui qui se trouve sur mon chemin, et dont la souffrance implique que je sacrifie mes intérêts momentanés – mon temps, mes préoccupations de l'instant – pour lui venir en aide.
- Bien loin qu'il me ressemble, le prochain est celui dont je croise la route, et qui me décentre de moi-même. Aimer les autres, c'est donc faire mien les intérêts de tout autre, pas de cet autre en particulier vers lequel j'inclinerai pour une raison ou pour une autre. Et tout autre, c'est un autre quelconque, celui qui se trouve avoir besoin de moi.
- Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés : parole du Christ qui invite à ne pas mesurer ce souci de l'autre que moi, à lui sacrifier ma vie si le besoin s'en faisait sentir.

3) Rationalisation de cette exigence dans la morale kantienne.

- Je ne développe pas.

Transition : il y a une sorte de contradiction entre l'aspect partial de l'amour, et l'aspect global et indéterminé de l'amour de « tout autre », ce que montre le raisonnement de Kant. Aimer les autres, n'est-ce pas nécessairement aimer un autre, parce que j'y aurais un intérêt,

qui se dissimule éventuellement derrière la proclamation du sacrifice ? Aimer les autres, ce serait un moyen détourné de s'aimer soi-même ?

(II) Aimer les autres : amour de soi, haine de soi ou haine dissimulée d'autrui ?

1) René Girard et le désir mimétique.

- Centrer le propos sur le fait que le désir pour une chose est toujours un désir pour le désir de tous les autres qui se concentre sur cet objet. Je n'aime pas les autres, mais j'aime ce qu'ils aiment, parce que je suis vide et que je remplis ma vacuité de leurs désirs. Autrui n'est alors pas aimé, mais haï, parce que nous sommes tous identiquement vides, et que la seule manière pour moi de me différencier d'autrui, c'est de posséder ce qu'il convoite. Les autres sont des rivaux, mais des rivaux dont j'ai besoin pour me constituer moi-même comme sujet de désir.
- La morale kantienne est elle-même une expression du désir mimétique : agis de telle sorte que la maxime de ton action soit universalisable sans contrainte. J'ai besoin d'adopter le point de vue de tous les autres pour valider mon intention d'agir. Je dois faire ce qui sera approuvé par tout autre. Mais si le moi, en moi comme en autrui, n'est qu'une illusion, quel sens peut bien avoir la compassion ?

2) Le désintéressement radical de l'amour de compassion chez Schopenhauer.

- Il faut centrer ici sur (1) l'illusion de l'individualité. Je ne suis pas plus un « moi » digne d'intérêt qu'autrui. « Moi », ce n'est qu'un leurre de l'espèce, qui dirige mon désir vers certains objets particuliers (« mes aspirations », « mon caractère », « mes goûts ») en me faisant croire à un accomplissement illusoire si j'en venais à les posséder. Tout ceci pour faire agir les hommes à leur détriment (souffrance du manque, de la frustration, de la déception et de l'ennui) mais au bénéfice du Vouloir-Vivre, c'est-à-dire de la reproduction de l'espèce.
- (2) L'amour véritable est pour Schopenhauer celui qui naît de la pitié, et qui permet une dissipation de l'illusion de l'individualité : ma souffrance est la même que la souffrance dans l'autre, y compris l'autre éloigné de moi qu'est l'animal. Par cette expérience de la pitié, la Volonté mesure l'inanité de son effort pour persévérer dans une existence qui ne peut se continuer qu'en dévorant d'autres parties d'elle-même (en maltraitant d'autres vivants, d'autres fragments d'elle-même), et tout cela pour se reproduire dans des individus qui poursuivront la même misérable existence.
- (3) L'amour de compassion consiste en une annulation du Vouloir-Vivre, et non à faire le bien de tout autre. Car le bien, le plaisir ou le bonheur est pour l'autre aussi illusoire que pour moi. Il s'agit donc d'une étrange version de l'amour, qui implique qu'on ne fasse pas le bonheur d'autrui (tout au plus s'abstient-on de le faire souffrir) mais qu'on se recentre sur sa propre existence, afin de la vivre de manière détachée, c'est-à-dire en se désintéressant de sa prolongation ou de son raccourcissement. Aimer les autres, c'est finalement détester sa vie à soi, et aussi bien la vie en eux.

3) Aimer les autres : une forme de haine déguisée. (Freud et la pulsion de mort)

- Freud fait l'hypothèse que nos motivations conscientes sont en réalité le masque de raisons inconscientes, pulsionnelles. L'amour de l'humanité serait une

sublimation, un déplacement de l'énergie libidinale vers un objet abstrait, moral, vers un idéal moral de soi, à la suite de l'incapacité à posséder l'objet primordial de la pulsion. Il y aurait un plaisir à proclamer son désintéressement parce qu'on jouirait de l'approbation que le Surmoi donne à cette conduite sacrificielle. Il y aurait en quelque sorte un profit de distinction morale à se mortifier au nom de l'amour des autres.

- Mais le désintéressement radical que professe Schopenhauer se comprend encore mieux avec l'hypothèse de la pulsion de mort : il y aurait à côté du principe de plaisir un principe de destruction, Thanatos à côté d'Eros, qui expliquerait un certain nombre d'observations cliniques qui contredisent le principe de plaisir. Ce sont les cas de stress post-traumatiques, et les jeux d'enfants qui jouissent apparemment de répéter la douleur de la séparation d'avec la mère.
- En réalité, les hommes doivent s'aimer les uns les autres parce qu'ils ont besoin de vivre en société, mais ce besoin est contrarié par 1/ le fait que l'autre est un obstacle entre ma pulsion et son objet et 2/ le fait que nous sommes tous animés de pulsions destructrices pour le plaisir de la destruction. Aimer les autres n'est alors possible que si nous reportons une partie de la haine que nous devrions avoir envers le prochain sur le lointain, sur un ennemi commun (le bouc émissaire) : l'hérétique, l'Allemand, l'adversaire. L'autre partie de la haine que je devrais vouer aux autres, je la reporte sur moi, et c'est la nouvelle fonction que Freud attribue à l'idéal du Moi : je jouis de me haïr moi-même, de me censurer et de me punir de mon incapacité à réfréner mes pulsions contraires aux règles du Surmoi.

Transition : aimer les autres pourraient bien être une dissimulation de la haine de soi et d'autrui. La nature humaine serait malheureuse au mieux (Schopenhauer) au pire mauvaise. Dire, comme les moralistes d'inspiration janséniste, que l'amour de soi est partout et l'amour des autres une vaste hypocrisie, n'est-ce pas attribuer complaisamment à notre nature corrompue (par le péché originel, par la pulsion de mort) ce qui est socialement produit ? Ne peut-on pas penser, naïvement peut-être, que l'inclination naturelle vers autrui peut triompher de la haine socialement instituée que nous vouons aux autres ?

(III) Aimer les autres : triomphe de l'amour naturel de soi contre la haine, corruption sociale du conatus.

1) Rousseau : c'est l'amour propre qui nous fait haïr autrui, corruption de la douceur de l'amour naturel de soi.

- Je ne développe pas.

2) Rousseau : il faut prévenir cette corruption par une éducation adaptée qui respecte l'ordre de développement des passions aimantes.

- Emile : je ne développe pas. Amour de soi (enfance), amitié envers ceux qui nous font du bien, attachement au genre-humain par la pitié, amour des lois.

3) Spinoza : la haine triomphe de l'amour.

- Voyez le § (dans l'onglet paragraphes nouveaux) sur Spinoza et la Haine.